



Questions à

Jacques Tréfouël

JÉRÔME LEQUIME



Printemps 1984. Dans la Nièvre, à Billy, Jacques Tréfeuël tourne pour TF1, «*Le ciel du faubourg*», d'après le roman d'André Dhôtel.



Été 1973, Fécamp. Jacques Tréfeuël au centre entre Claude Santelli et Jean-Claude Drouot, sur le tournage du «*Port*» adapté d'une nouvelle de Maupassant.

Jérôme Lequime : Merci, Jacques Tréfeuël, de me recevoir ici, chez vous, à Saint-Bonnot dans la Nièvre, tout près du Morvan.

Jacques Tréfeuël : Ici, on est entre le Val de Loire et le Morvan, ce n'est pas le Donziais, ce n'est pas non plus le Bazois, c'est une région intermédiaire, abondamment boisée. Dans un de ses textes, à propos du Sud-Ouest, Roland Barthes emploie une expression inattendue : il se dit « être solidaire de la lumière du Sud-Ouest ». Eh bien ! moi,

je me sens secrètement « solidaire » de la lumière et des paysages du Nivernais.

J.-L. : Y a-t-il longtemps que vous êtes installé ici ?

J.-T. : J'ai passé toute ma petite enfance dans la maison voisine qui appartenait à mes grands-parents maternels. Je suis presque né ici puisque mes parents y sont venus pendant la guerre alors que j'avais quelques mois.

J.-L. : Vous êtes donc, par vos grands-parents maternels, un enfant d'ici ?

J.-T. : Ma grand-mère maternelle était née à Donzy-le-Pré, mon arrière-grand-père était originaire, lui, de Saint-Bonnot... La Nièvre, Saint-Bonnot, cette maison... oui, je suis un enfant d'ici, comme vous dites.

J.-L. : Comment le cinéma – le monde visible et invisible des images – est-il apparu dans votre vie ?

J.-T. : Cela s'est passé par hasard, d'une manière presque anecdotique : à la fin

des années quarante, mes parents m'ont envoyé à Marly-le-Roi pour quelques semaines – à cette époque, bien que proche de Paris, Marly-le-Roi était encore un charmant petit village entouré d'une importante forêt. Et c'est là qu'un matin on a vu arriver des voitures américaines, des gros camions, beaucoup de monde et beaucoup de matériel : c'était une équipe de cinéastes qui venait tourner un film. Ils cherchaient un enfant pour jouer le rôle d'un petit commissionnaire qui devait traverser en courant un jardin et remettre une lettre, sans doute importante, à Louis Seignier, un des grands seconds rôles du cinéma de ces années-là. Et c'est moi qu'ils ont choisi. Ils

acteurs, des actrices, des techniciens, des machinistes... C'est sans aucun doute ce jour-là qu'est né le désir de faire ce métier. Le film s'intitulait *La Plus Belle Fille du monde*. Je suis allé le voir avec mes parents au cinéma Gaumont Palace quelques mois plus tard. Avec le recul, je ne suis pas certain que ce soit un chef-d'œuvre... (rires.)

J.-L. : Ensuite, comment le cinéma vous a-t-il rattrapé ?

J.-T. : J'ai fait une école de cinéma, le Conservatoire indépendant du cinéma français, et j'ai eu la chance de passer une partie de mon service militaire au service cinématographique des Armées. Le hasard a fait le reste. J'ai rencontré Jacques Serres qui, réalisant un film



«*Quatre ans de bonheur professionnel absolu*». 1972, Verriers-le-Buisson. De droite à gauche : Claude Santelli, André Malraux, Françoise Verny et Jacques Tréfeuël.

m'ont donné un petit cachet, je me souviens, mais ils m'ont surtout permis de rester auprès d'eux jusqu'au soir. Vous imaginez l'enthousiasme avec lequel j'ai vécu cette journée, au milieu des

consacré à Marcel Pagnol, m'a demandé de l'assister. Et puis j'ai été assistant en 1968 sur le premier long métrage de Valérien Borowzyck, surtout connu pour ses adaptations des œuvres de



Chez lui, à Saint Bonnot, Jacques Tréfeuël au milieu de ses «compagnons muets», les livres.

Peyre de Mandiargues. Ce film, d'inspiration un peu noire, dont Pierre Brasseur était l'acteur principal, s'intitulait *Goto, l'île d'amour*.

Après ce premier long métrage au cinéma, sept ou huit films ont suivi : un film en Belgique avec Marcel Hanoun; un autre, *Le Témoin*, d'après un scénario d'Anne Walter; *La Modification* de Michel Butor, réalisé par un garçon originaire de Nevers, Michel Worms; *Les Amis*, le premier film de Gérard Blain; un film de Bruno Gantillon, qui était un proche... Jusqu'au moment où, au début de l'année 1971, je suis entré à la télévision et là, pendant quatre ans, j'ai été l'assistant de Claude Santelli. Ce fut, entre 1971 et 1974, quatre années de bonheur professionnel absolu. Santelli y a tourné *Malraux*, *La Légende du siècle*, plusieurs numéros de sa série d'émissions littéraires *Les cent livres des hommes*, la première série de ses *Maupassant*; son adaptation du grand roman de Musset *La Confession d'un enfant du siècle*... que des choses importantes, faites dans un climat de ferveur que l'on a du mal à imaginer maintenant à la télévision...

J.-L. : En 1995 donc, vous réalisez votre premier film documentaire nivernais : *La Véritable Histoire de Joseph Boisseau, flotteur*...

J.-T. : J'avais déjà plusieurs fois travaillé en Bourgogne avec France 3. Et en 1994, à la suite d'une soirée thématique sur Arte consacrée à Saint-Exupéry pour le cinquantième de sa disparition, Bernard Rapp m'a confié la réalisation du premier film de la série qu'il était en

train de mettre en place : *Un siècle d'écrivains*. Je lui avais proposé quelques mois plus tôt l'idée d'un portrait de Colette, comme par hasard, grand écrivain bourguignon s'il en est! Ce qui nous a permis l'année suivante de lui soumettre, Daniel Hénard et moi, le portrait d'un autre grand écrivain de la région : Jules Renard. C'est un film pour lequel nous avons, Daniel et moi, une secrète tendresse. Mais il est vrai que l'acte fondateur de notre complicité amicale et professionnelle demeure le film que nous avons fait sur le flottage.

J.-L. : L'émotion qui se traduit dans vos films documentaires vient-elle de l'amour du terroir, de votre enfance?

J.-T. : Vous avez raison de parler d'émotion. C'est ce qui nous importe le plus. D'abord pour échapper à l'aspect pur et sec que peut avoir parfois le documentaire. Ensuite, nous sommes convaincus que

l'émotion est constitutive du récit audiovisuel

et que, dans le cas du portrait littéraire, elle passe par le « fictionnement » – le mot n'est pas joli mais je n'en ai pas d'autre – de la réalité. Enfin, à nos yeux, l'émotion a une autre vertu, non négligeable également, celle de tendre, d'aiguïser l'intérêt du spectateur.

J.-L. : Avec un peu plus de cent films, courts métrages, moyens et longs métrages, fictions, documentaires, cinéma et télévision, vous venez de termi-

ner, en collaboration avec Daniel Hénard, un film consacré aux nourrices du Morvan intitulé *Le Lait des autres*. Quels sont vos projets liés au Nivernais-Morvan, auquel vous tenez tant?

J.-T. : Nous préparons actuellement pour FR3 Bourgogne un film de 52 minutes consacré à l'affichiste Charles Loupot, dont le musée de Clamecy possède un ensemble remarquable d'affiches et de travaux. Loupot, avec Cassandre, Colin et Carlu, est l'un des quatre grands affichistes français de la première moitié du siècle. Et puis Loupot a séjourné plus de vingt ans dans la Nièvre, à Chevroches. Outre sa très moderne publicité pour Saint-Raphaël – eh oui! c'est lui! – qui s'efface peu à peu du pignon des maisons, il est également le créateur du malicieux petit lapin que l'on rencontre encore quand on

emprunte sa route, au lapin! Parallèlement, nous venons de créer une société de production et d'édition audiovisuelles domiciliée ici, à Saint-Bonnot, et qui s'intitule les Films du lieu-dit. Ce qui nous permettra, du moins l'espérons-nous, de gérer plus librement nos autres projets nivernais. Je pense au canal du Nivernais ainsi qu'à un film ambitieux mais difficile sur Achille Millien et le mouvement artistique et culturel nivernais au tournant du siècle dernier. Pour l'heure, l'activité des Films du lieu-dit, cet été, est plutôt tournée vers l'édition et la distribution. Avec Eric Ollivier, le responsable de l'antenne de France 3 Dijon, nous avons décidé de distribuer en cassettes vidéo *Le Lait des autres*. Donc systématiquement, et j'espère efficacement, nous sommes allés proposer aux libraires de la région, aux maisons de la presse, aux maisons de pays – voire à un certain grand cuisinier de Saulieu! – la cassette du film. L'idée étant, si ce premier essai s'avérait concluant, de créer une collection d'archives audiovisuelles du Nivernais-Morvan.

J.-L. : Pourquoi les Films du lieu-dit?

J.-T. : Le « dit » c'est l'audio, et le visuel le « lieu ». L'audiovisuel : le lieu-dit. Et puis, cet intitulé un peu modeste, un peu secret, retiré, a à voir avec la forêt toute proche qui nous entoure, cette mer verte, menacée elle aussi, mais qui nous protège encore...